

Deleuze Lecteur de Leibniz : la distinction de l'espace et de l'étendue

par THOMAS DETCHEVERRY*

Abstract

In the fifth chapter of *Difference and repetition*, Deleuze intends to build a theory of intensive quantities and intensive individuation, with the aim to explain how the intensive space (the *spatium*) can be the genesis of the extensive space (the *extensio*). The first task of this theory consists in distinguishing the intensive quantities to the extensive quantities, and to explain the relation between the concepts of distance and intensity. The reading of Leibniz, and his distinction of the concepts of the *spatium* and the *extensio*, with the mediation of the commentary of Russell and Gueroult, enables us to describe the genealogy of those concepts in the thought of Deleuze, to understand their use and meaning in the chapter 5 of *Difference and repetition*.

Depuis ses premiers usages de Leibniz dans les années 60 jusqu'à son commentaire de 1988 *Le Pli – Leibniz et le Baroque*, Deleuze a constamment réutilisé une distinction d'origine leibnizienne jusqu'à lui faire jouer un rôle central dans sa propre philosophie et notamment dans *Différence et répétition* : la distinction entre l'espace et l'étendue, le *spatium* et l'*extensio*.

Ces deux concepts sont construits par Deleuze dans *Différence et répétition* dans une réinterprétation singulière de Leibniz, marquée par la médiation des commentaires de Russell et Gueroult (Deleuze 1988 : 28, 32, 59, *passim*). D'après Gueroult, dans un article de 1946 cité par Deleuze et intitulé « L'espace, le point et le vide chez Leibniz » (Gueroult 1970), l'*extensio* est d'abord un concept géométrique acquis par abstraction à partir des sujets étendus concrets ; or, aussi bien l'étendue concrète des corps physiques, l'*extensum*, que l'étendue géométrique qui en est tirée par abstraction, l'*extensio*, présupposent le *partes extra partes*, c'est-à-dire l'extériorité des parties les unes par rapport aux autres, constitutive de l'extensivité. L'étendue abstraite est ainsi classiquement définie comme étendue géométrique composée des trois dimensions de longueur, largeur et profondeur, et caractérisée par des rapports extensifs entre des tous composés de parties.

A l'inverse, et de façon paradoxale, le *spatium* n'est pas un espace défini par son extensivité, mais est un espace radicalement étranger et hétérogène à toute idée d'étendue, un espace *inétendu*.

* Université Bordeaux 3.

[L]’idée innée du rapport spatial [... est] tout à fait différente du concept discursif de l’étendue [...], parce que, étant le rapport ou l’ordre qui conditionne la possibilité du *partes extra partes*, elle est en même temps antérieure à lui (c’est-à-dire à l’extensivité proprement dite), par conséquent peut et doit même se penser sans lui. [...] L’espace est en soi étranger à la grandeur, tandis que la grandeur est nécessaire à l’étendue, une étendue ne pouvant être sans une certaine *extensio*. On peut donc dire qu’il n’y a pas d’étendue qui ne soit spatiale, mais qu’il y a des espaces sans étendue. [...] L’étendue est une certaine qualité existentielle que l’espace peut mesurer, mais l’espace est *en lui-même* indifférent à l’étendue. (Gueroult 1970 : 253-254, 262)

La définition leibnizienne de l’espace ou du *spatium* comme ordre des coexistants renverrait donc à l’idée d’un espace inétendu, par opposition à l’*extensio* abstraite et géométrique, et à l’encontre de toute théorie qui ferait de l’extensivité en longueur largeur et profondeur un attribut ou une condition nécessaire de l’espace, une qualité sans laquelle celui-ci n’aurait plus rien de spatial (Gueroult 1970 : 253-254, 262)¹.

Or il ne va pas de soi que le concept d’espace inétendu soit cohérent ou consistant, comme en attestaient déjà les critiques que Kant dans la *Dissertation de 1770* formulait à l’encontre de la théorie leibnizienne de l’espace, puis reprises dans le commentaire de Russell de 1895. L’objection principale de Kant et de Russell consiste à accuser de circularité la définition leibnizienne de l’espace comme ordre des coexistants simultanés.

En effet, selon Russell, la position de Leibniz concernant les rapports entre monades et espace reposerait sur un cercle dans la mesure où, *premièrement*, elle affirme d’abord contre Newton que l’espace n’est pas absolu, réel et indépendant de la matière et des substances, mais seulement relatif à la pluralité des substances parce qu’il n’est que l’*ordre* de leur coexistence, de sorte que les monades seraient premières par rapport à lui ; mais *deuxièmement*, toujours selon Russell, pour affirmer la pluralité des monades, il faut bien réintroduire subrepticement un espace objectif et réel, antérieur à ce qui occupe une position en lui (Russell 2013 : 140). L’espace présuppose explicitement d’après Leibniz la pluralité des monades, puisqu’il est défini comme ordre relatif et non comme cadre absolu, mais la position d’une pluralité des monades présuppose obscurément, implicitement et malgré Leibniz, l’antériorité d’un espace réel, antérieur à la matière, et non idéal. Newton avait donc raison contre Leibniz de faire de l’espace objectif, réel et absolu la condition de possibilité de la pluralité, et Kant, à son tour, aurait eu raison de commencer par traiter de l’espace et du temps avant d’introduire les substances et leurs relations – alors que Leibniz traite au contraire des substances et de leurs relations avant d’en déduire leur ordre de simultanéité, l’espace, et leur ordre de succession, le temps (Russell 2013 : 113).

¹ L’espace leibnizien, défini comme ordre idéal relatif entre coexistants, se distingue ainsi aussi bien de l’espace cartésien, géométrique, substantiel et identique à la matière, que de l’espace newtonien, absolu, indépendant de la matière et néanmoins réel.

Si l'on élargit la critique de Russell un peu au-delà de ses propres interprétations de Leibniz, il faudrait dire que l'antériorité du *spatium* inétendu sur l'*extensio* ne fonde donc pas la possibilité du multiple, mais la rend au contraire totalement inintelligible : l'espace absolu et étendu serait une condition nécessaire présupposée par toute pluralité de substances, loin que celles-ci ne puissent subsister sans extension supposée préalable ; et ainsi, l'idée d'un espace inétendu serait ou bien contradictoire, l'extensivité constituant l'essence de la spatialité, ou bien circulaire, dans la mesure où elle présuppose implicitement ce qu'elle prétend déduire².

Or Deleuze, qui s'inspire pourtant de la lecture proposée par Russell, réhabilite non seulement cette distinction dans *Différence et répétition*, mais la maintient 20 ans plus tard dans sa seconde lecture de Leibniz, centrée sur le concept de pli. Dans les deux cas, le concept leibnizien de *spatium* est mobilisé pour critiquer la théorie kantienne d'après laquelle l'espace serait une forme subjective antérieure à ce qui l'occupe. Loin que l'espace objectif, réel et absolu de Newton ne soit le fondement de la possibilité du multiple et de la différence qui se localise en lui, et surtout loin que l'espace de Kant défini comme forme *a priori* de la sensibilité ne soit la condition du donné sensible, c'est une pure différence et multiplicité *non-étendue* qui, à l'inverse, fonde l'espace étendu et constitue la condition du donné sensible (Deleuze 1968 : 287, 296, 298) :

La disparité, c'est-à-dire la différence ou l'intensité (différence d'intensité), est la raison suffisante du phénomène, ou la condition de ce qui apparaît. [...] Que l'étendue sorte des profondeurs, cela n'est possible que si la profondeur est définissable indépendamment de l'étendue. L'étendue dont nous cherchons à établir la genèse est la grandeur extensive, l'*extensum* ou le terme de référence de toutes les *extensio*. Au contraire, la profondeur originelle est bien l'espace tout entier, mais l'espace comme quantité intensive : le pur *spatium*. (Deleuze 1968 : 287, 296)

Deleuze présente ainsi explicitement dans *Différence et répétition* l'enjeu post-kantien ou anti-kantien de sa théorie de l'espace construite sur une lecture de Leibniz : ce ne sont plus l'espace et le temps qui sont les conditions formelles transcendantales du donné sensible, c'est la différence elle-même, qui se confond avec le *spatium* inétendu (Deleuze 1968 : 296).

Mais peut-on vraiment penser un espace inétendu sans contradiction ni circularité ? L'une des thèses les plus centrales de Deleuze à travers toute son œuvre est que les multiplicités précèdent et fondent radicalement toute forme d'unité, l'unité n'étant jamais chez Deleuze qu'un effet de surface par rapport à des multiplicités plus fondamentales : Deleuze veut penser le multiple et la différence sans les fonder dans une unité préalable³ (Deleuze 1968 : 1-

² Elle prétend déduire l'espace à partir de la pluralité des monades, mais présuppose en réalité subrepticement un espace comme condition de possibilité de cette pluralité.

³ Deleuze conserve-t-il un concept d'unité, ou l'élimine-t-il intégralement de sa philosophie ? La genèse de la représentation, chez Deleuze, prend la forme d'une distinction entre deux types de multiplicité : d'une part,

2). Mais peut-on tenir ensemble, comme prétend le faire Deleuze, l'antériorité du multiple sur l'un d'une part, et l'antériorité du *spatium* inétendu sur l'étendue composée de parties extensives d'autre part, Deleuze allant jusqu'à faire du *spatium* non-extensif la véritable nature du multiple ou de la différence ?

La critique de la représentation : une genèse de l'espace des phénomènes

C'est dans le chapitre 5 que Deleuze présente une théorie de l'espace reposant principalement sur cette distinction d'inspiration leibnizienne entre deux ordres de spatialité : Deleuze distingue d'une part l'espace dit de la représentation, l'*extensio*, et d'autre part un espace dit subreprésentatif qui est la raison génétique du premier, le *spatium* (Deleuze 1968 : 296). Ce chapitre 5 remplit une fonction cruciale dans la structure interne de l'œuvre, puisque le projet de Deleuze dans *Différence et répétition* consiste à faire une « critique de la représentation », d'après une expression utilisée dans la conclusion qui résume le projet d'ensemble du livre. Pour comprendre le sens général de ce que fait Deleuze dans *Différence et répétition*, et la fonction occupée par le chapitre 5, il faut donc comprendre ce que signifie représentation, et ce que signifie en faire la critique (Hughes 2009 : 1-3).

Or, par représentation, il faut entendre la reconnaissance d'un objet par un sujet capable de synthétiser le divers sensible au moyen de concepts généraux. La représentation est la relation sujet-objet, dans laquelle le divers sensible est ramené sous des unités par les synthèses d'un sujet au moyen de concepts : c'est la manière dont le sujet fait face à l'objet et se le donne comme unité visée par sa conscience (Deleuze 1968 : 1, 180, 291, 303). Lorsque la différence est comprise dans les limites de la représentation, elle est subordonnée à l'identité des concepts généraux, qui servent au sujet de règles pour la synthèse du divers.

La représentation suppose ainsi un certain type d'espace, l'espace des phénomènes, l'étendue *partes extra partes* dans laquelle les qualités particulières des objets prennent une extension, et où apparaît ainsi le divers sensible ; c'est l'étendue dans laquelle le donné sensible apparaît, et se synthétise en objet pour un sujet (Deleuze 1968 : 288, 291 et 298).

les multiplicités idéelles et intensives, c'est-à-dire la liaison des intensités individuantes (et « actualisantes ») selon les rapports différentiels de l'Idée virtuelle ; et d'autre part, les multiplicités extensives et qualitatives actuelles. Tantôt la multiplicité prend la forme d'une liaison d'éléments infinitésimaux en rapports différentiels autour de singularités selon le modèle fourni par le calcul différentiel, et elle constitue une règle pour la synthèse des quantités intensives, soit du *spatium* transcendantal (différence interne) ; tantôt, elle est un divers sensible (différence extrinsèque) susceptible d'être appréhendée dans une représentation, l'*extensio* empirique. « L'unité de l'objet » conserve alors un sens, mais strictement empirique et phénoménal (dérivé), et non transcendantal ou différentiel (constituant). A l'époque de *Différence et répétition*, la philosophie de Deleuze rejette donc le recours à la notion d'unité sur le plan transcendantal, mais elle la situe sur le plan empirique en en redéfinissant le sens : l'unité de l'objet n'est plus principe originaire, ou objet transcendantal = x, mais conséquence phénoménale de différents procès d'actualisation.

L'*extensio* est l'espace de la relation sujet-objet, l'étendue du divers sensible organisé en objets de connaissance qui peuvent être visés par la conscience et reconnus comme identiques.

Par « critique », d'autre part, dans l'expression « critique de la représentation », il faut entendre *genèse* (Deleuze 1968 : 286). Les commentaires que Deleuze consacre à Nietzsche et Bergson dans les années 50 et 60 mettent en évidence le rôle critique que Deleuze fait jouer au concept de *genèse* : seule une méthode génétique permet d'expliquer comment se sont constituées les limites de la représentation, c'est-à-dire la relation sujet-objet, à partir d'un monde subreprésentatif sans subjectivité ni objectivité. Autrement dit, la *critique de la représentation* que Deleuze réalise dans *Différence et Répétition* est une *genèse de l'expérience que le sujet fait de l'objet*. Elle implique ainsi une *genèse* du sujet, une *genèse* de l'objet, et dès lors une *genèse de l'espace extensif des phénomènes* dans lequel se constitue l'objet de la représentation. Cette critique consiste non plus à analyser dans le sujet les conditions universelles et *a priori* de la forme de l'objet, mais à faire dériver le donné sensible dans son contenu, sa diversité qualitative particulière, de conditions constituantes plus fondamentales que lui, et d'où provient secondairement la relation sujet-objet (Deleuze 1968 : 286-287, 298-299, 310).

Le but du chapitre 5 est donc de construire une distinction entre deux types d'espace qui ont une relation de fondement à dérivé, ou de principe génétique à résultat second : l'espace non-phénoménal et subreprésentatif, qui est la raison génétique de l'espace phénoménal dans lequel se donne au sujet le divers sensible. Critiquer la représentation, c'est-à-dire la reconnaissance d'objets divers perçus par un sujet, c'est donc entre autres construire la distinction entre une *extensio* des phénomènes, et un *spatium* subreprésentatif sans sujet ni objet qui est sa raison génétique.

Que signifie alors le concept de *spatium*, par opposition à l'*extensio*, définie comme grandeur extensive que la matière occupe, et dans laquelle les qualités sensibles particulières des objets s'étendent ? C'est ici qu'intervient un usage de Leibniz, médiatisé par la lecture de Gueroult et Russell. Dans une note de bas de page du chapitre 5, p. 306, Deleuze cite Leibniz comme ayant fondé « la théorie des distances, en liant celles-ci au *spatium*, et en les opposant aux grandeurs de l'*extensio* » (Deleuze 1968 : p.306), avant de renvoyer explicitement à l'article de Gueroult cité plus haut. L'interprétation de Gueroult permet à Deleuze de distinguer deux types de quantité d'une part, et deux types de relation d'autre part, pour définir cet espace inétendu : premièrement à la quantité extensive s'oppose la quantité intensive, et deuxièmement à la relation de longueur reposant sur les quantités extensives s'opposent les relations de distance, reposant sur les quantités intensives. C'est l'affinité entre les quantités intensives et les relations de distance qui permettent à Gueroult, puis à Deleuze pour son propre compte, de définir le *spatium* inétendu et génétique. C'est donc vers cette lecture de Gueroult qu'il faut se tourner pour comprendre le rôle que joue Leibniz dans la *genèse* deleuzienne de la représentation.

Russell et Gueroult : distance et intensité

Comment Gueroult distingue-t-il dès lors la distance de la longueur pour définir le *spatium* ? Gueroult ne s'appuie pas sur des textes précis de Leibniz au début de son article pour justifier ses distinctions, mais semble partir d'une définition récurrente de l'espace que l'on trouve généralement dans le corpus leibnizien : celle d'ordre des rapports de coexistence simultanée entre des choses réelles ou possibles (Leibniz 1957 : 135 ; Leibniz 1990 : 117 ; Leibniz 1960 : 491 ; Fremont 1981 : 171), par distinction du temps, ordre des rapports de succession. L'espace est un ordre de relations entre des situations ou des positions, et cet ordre déborde l'étendue actuellement créée par la volonté de Dieu, puisqu'il y a aussi un ordre des places et des distances entre les possibles non-crées qui résident seulement dans l'entendement de Dieu (Gueroult 1970 : 255). Pour cette raison, c'est un ordre intellectuel irréductible à l'étendue actuellement existante, et il relève par conséquent des vérités éternelles et non des vérités d'existence.

Soit par exemple des existants ou des possibles A, B, C, D : ces coexistants ont entre eux des relations ordonnées de coexistence simultanées (A est plus distant de B que de C, moins distant de C que de D, etc.), et l'ordonnement de ces rapports constitue une condition de possibilité de la perception des phénomènes étendus (Gueroult 1970 : 255). Autrement dit, les phénomènes ne pourraient pas apparaître sans que leurs positions, et par conséquent les relations de distance qu'ils ont les uns par rapport aux autres, ne soient ordonnées d'une certaine manière conformément aux vérités éternelles des rapports spatiaux. Gueroult rapproche ainsi explicitement Leibniz de Kant en conférant au *spatium* les caractères de nécessité, d'universalité et d'apriorité du transcendantal kantien (Gueroult 1970 : 254) : les rapports de distance qui définissent le *spatium* ne sont pas perçus *a posteriori* comme des phénomènes étendus, ils rendent possibles *a priori* la perception des phénomènes étendus.

Gueroult cherche ainsi à établir au début de son article le caractère à la fois relationnel et intellectuel de l'espace et des rapports de distance qui le constituent, et à prêter à cet ordonnancement des relations de distance une valeur transcendantale. Or, une *relation* possède d'après Gueroult une autre propriété essentielle, qui nous amènera à ce qui intéresse Deleuze et qui révèle pourtant un certain forçage par rapport à ce qu'a vraiment pensé Leibniz, de l'aveu même de Russell dont Gueroult reprend la thèse sur ce point (Russell 2013 : 126) : elle est *indivisible*.

La notion de rapport de distance est précisément ce qui nous est apporté *a priori* par l'idée d'espace. Mais un rapport, ou une relation, qu'il s'agisse d'une relation de distance, d'une relation de proportion, ou d'une relation de cause à effet, *non seulement n'est pas divisible en parties, mais est absolument hétérogène à une telle divisibilité*. Chaque relation, même si elle est comparable à une autre relation, même si l'on peut chiffrer numériquement ce qui résulte de cette comparaison, est un quelque chose de *sui generis* qui constitue une unité intellectuelle infrangible. (Gueroult 1970 : 256)

Dans ce texte Gueroult caractérise le rapport de distance comme intellectuel et indivisible, et cette indivisibilité n'est pas une indivision de fait, mais une indivisibilité de droit⁴. On sait que pour Leibniz, dans l'ordre du *réel*, les parties monadiques précèdent le tout qu'elles composent, le tout n'étant que le résultat des parties préalables assemblées entre elles ; dans l'ordre de l'*idéal*, à l'inverse, qui correspond selon Gueroult à l'étendue abstraite, c'est-à-dire à l'*extensio* géométrique tirée des phénomènes perçus, la division est une opération de l'esprit qui peut déterminer des parties à partir du tout qui leur est antérieur : on peut ainsi diviser une longueur en des longueurs plus petites, et la faire entrer dans la composition de longueurs de plus en plus grandes.

Or, à lire Gueroult, la relation de distance semble venir complexifier la conception leibnizienne de l'idéalité : contrairement aux longueurs étendues qui sont en droit divisibles en longueurs plus petites, une relation de distance est à l'inverse radicalement incommensurable à des parties qui la composeraient⁵. Comme le dit Russell, si le tout précède ses parties, c'est qu'une distance par exemple n'est pas composée de distances plus petites, mais qu'au contraire elle en est logiquement indépendante (Russell 2013 : 126). A la suite de Russell, Gueroult ne dit pas seulement qu'une relation n'est pas actuellement et effectivement divisée en parties, et il ne dit même pas qu'elle ne peut qu'être virtuellement divisée par l'esprit ; il dit qu'elle est en elle-même radicalement étrangère à toute divisibilité et à toute opération d'addition ou de soustraction de parties, de sorte qu'une distance X enveloppe une pure hétérogénéité par rapport à une distance Y, et non pas un accroissement ou une diminution d'unités homogènes. Considérée en elle-même, une relation est indivisible parce qu'elle est simple, c'est-à-dire non-composée : par exemple le nombre fractionnaire $\frac{1}{2}$, une relation de cause à effet entre deux événements, ou un rapport de distance quelconque entre deux positions ne sont pas des relations composées de parties moins complexes, mais sont des relations simples et indivisibles, qui possèdent une unité *sui generis* et ne présupposent dès lors aucune partie constitutive plus simple. L'*extensio* ou l'étendue abstraite est donc divisible et additionnable en parties, mais non pas le *spatium*, parce qu'il se définit comme ordre des relations de distances intellectuelles, et que les relations impliquent une indivisibilité de droit.

Cette interprétation est-elle véritablement fidèle à la théorie leibnizienne de l'espace ? Gueroult semble lui-même en douter⁶, à la suite de Russell (Russell 2013 : 126), et son interprétation suppose de valoriser certains textes dans le corpus leibnizien au détriment

⁴ Même interprétation chez Russell 2013 : 124.

⁵ Gueroult dit ainsi que l'*extensio* est une idée *abstraite* et acquise, tandis que le *spatium* est une idée *intellectuelle* et innée.

⁶ « Il y a donc là, au fond, une différence de plus entre l'espace et l'étendue abstraite, *différence que Leibniz n'a d'ailleurs pas entièrement dégagée* » (Russell 2013 : 256). Deleuze fera preuve de plus de précaution dans *Le Pli* que dans *Différence et répétition* : il notera que Gueroult « reprend la thèse de Russell selon laquelle Leibniz aurait *esquissé* la notion de distance, comme rapport indivisible, irréductible à la longueur et à la mesure » (nous soulignons) (Deleuze 1988 : 28 ; Russell 2013 : 124).

d'autres textes⁷. Gueroult nuance ainsi son interprétation en avouant que la distinction entre le *spatium* indivisible et l'*extensio* divisible est une différence « que Leibniz n'a pas entièrement dégagée ». Sa lecture suppose d'autre part de mettre en avant certains textes des *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, où l'espace est effectivement présenté comme idée innée et intellectuelle, au détriment de plusieurs correspondances pourtant fondamentales où le lexique et la pensée de Leibniz entre l'espace et l'étendue se fait plus flottante de l'aveu même de Gueroult (Gueroult 1970 : 269), les correspondances avec De Volder, Des Bosses, Foucher et Clarke. Gueroult réorganise le corpus leibnizien à partir de certains aspects des *Nouveaux essais* et avoue à demi-mot introduire des distinctions qui ne sont pas fermement marquées par Leibniz.

C'est pourtant ce concept de distance indivisible qui va intéresser Deleuze, dans la mesure où la présentation qu'en donne Gueroult conduit immédiatement à un problème : si un rapport de distance entre deux situations ou positions est indivisible et se distingue de la longueur, en quel sens peut-on encore distinguer ou mesurer des distances plus ou moins grandes ? C'est pour résoudre ce problème que Gueroult s'appuie explicitement sur Russell en reprenant le concept d'intensité – alors même que Russell avouait de nouveau implicitement une certaine surinterprétation de sa part sur ce point⁸.

Russell a donc raison de dire que les distances ne sont pas des qualités extensives, mais des qualités en quelque sorte intensives, car de telles qualités, tout en étant irréductibles à un nombre d'éléments, peuvent pourtant exprimer leur variation par des variations de grandeur. (Gueroult 1970 : 256-257)

Puisque le rapport de distance est indivisible, il ne peut être défini comme la composition d'un *nombre* d'éléments distincts, mais il est à l'inverse hétérogène au nombre. La notion d'intensité permet de définir un type de quantité susceptible de varier en grandeur, sans pour autant être réductible au nombre ou au *partes extra partes* comme l'est la quantité extensive.

Gueroult ne cite pas de texte à l'appui de son usage de la notion d'intensité sinon la lecture de Russell, mais Leibniz distingue notamment les extensions et les intensions dans les *Nouveaux essais*, dans certains textes de dynamique et dans la correspondance avec Papin. L'*extension* désigne sous la plume de Leibniz le *partes extra partes*, c'est-à-dire l'extériorité des parties les unes par rapport aux autres qui entrent dans la composition d'un tout, alors que

⁷ Gueroult précise que Leibniz « ne distingue pas de façon stricte l'espace de l'*extensio* » dans la correspondance avec De Volder, avec Des Bosses, avec Clarke (Gueroult 1970 : 256, 268), et survalorise contre ces correspondances les *Entretiens de Philarète et d'Ariste* ainsi que les *Nouveaux Essais sur l'entendement humain*. Dans les *Remarques sur les objections de M. Foucher* de 1695 (Leibniz 1960 : 491), Leibniz dit ainsi indifféremment « L'étendue ou l'espace, et les surfaces, lignes et points qu'on y peut concevoir, ne sont que des rapports d'ordre, ou des ordres de coexistence ».

⁸ « Les idées de Leibniz sur les quantités intensives n'étaient, toutefois, aucunement claires. », Russell 2013 : 126-127.

l'*intension* désigne des variations de degrés propres à des qualités comme la blancheur ou la vitesse. La quantité intensive exprime ainsi la grandeur d'une qualité susceptible de varier du plus au moins par accroissement ou diminution de degrés et non d'unités homogènes, tandis que l'*extension* est la grandeur propre à ce qui se diffuse et se répète de telle sorte qu'un tout soit composé par des parties extérieures les unes aux autres.

Toutefois, Leibniz semble systématiquement qualifier l'espace d'extensif, l'*intension* étant réservée à la vitesse. Les recherches contemporaines d'Alberto Ranea et de Michel Fichant conduisent ainsi plutôt à penser que la notion d'intensité a joué un rôle chez Leibniz dans sa dynamique, sous l'influence de la philosophie médiévale et surtout de Galilée, concernant la mesure quantitative de la grandeur de la force et notamment de la vitesse (Fichant 1988 : 226-229). Mais pour Gueroult et Russell à l'inverse, parce qu'ils insistent plus que ne le fait Leibniz lui-même sur le caractère indivisible des relations, les différences de distance sont des différences de degré et non des différences de longueur. Russell et Gueroult font de l'*intension* un concept métaphysique propre à exprimer la variation de grandeur propre aux distances indivisibles du *spatium*, et pas seulement un concept dynamique propre à estimer la quantité d'une qualité comme la vitesse pour mesurer la force ; pourtant, Leibniz dans ces textes et notamment les *Nouveaux Essais* cite le temps et le lieu comme des grandeurs extensives et ne semble pas marquer les distinctions avec autant de fermeté.

Cette lecture de Gueroult permet cependant, certes au prix d'une certaine torsion des textes, de définir l'espace comme reposant sur une affinité entre les quantités intensives d'une part et les rapports de distance d'autre part : l'espace est un assemblage de relations indivisibles qui ordonnent les positions réelles ou possibles entre elles, et ces relations, hétérogènes à l'addition et à la soustraction, varient intensivement du plus au moins⁹. L'interprétation de Gueroult, appuyée sur celle de Russell, constitue ainsi l'une des matrices conceptuelles de la théorie deleuzienne de l'espace, puisque dans le chapitre 5 de *Différence et répétition*, le *spatium* deleuzien sera à son tour défini par les concepts de distance et d'intensité, auxquels il est de nouveau conféré une valeur transcendantale, comme le fait Gueroult pour Leibniz.

Comment passe-t-on dès lors du Leibniz de Gueroult à la théorie néo-leibnizienne de l'espace de *Différence et répétition*, et en quel nouveau sens par rapport à Leibniz l'espace deleuzien peut-il être dit inétendu et génétique ? Comment chez Deleuze l'étendue peut-elle

⁹ Dans *Le bergsonisme*, Deleuze rapproche le concept bergsonien de durée pure de la notion riemaniennne de variété. La « durée » bergsonienne est une multiplicité continue et qualitative, distincte de la multiplicité spatiale, discrète et quantitative. C'est une *multiplicité*, parce qu'elle se divise en niveaux hétérogènes différents, quoique continus ; mais c'est une *multiplicité virtuelle*, parce qu'elle ne se divise pas en parties constituantes et invariants qui préexistent à l'analyse ou à la division du tout, mais elle se divise en niveaux qui la font différer d'avec elle-même à mesure de sa division. Avec le *spatium* transcendantal leibnizien, Deleuze traite l'espace comme la durée pure bergsonienne, c'est-à-dire comme multiplicité continue exprimant la nature de la pure différence interne ; dans le même temps, il critique Bergson en lui reprochant d'avoir séparé différence de nature et quantités intensives.

sortir d'un espace inétendu distinct, et défini par une affinité entre rapports de distance et quantité intensive, ce que ni Leibniz ni Gueroult ne défendaient ?¹⁰

Le *spatium* transcendantal deleuzien

La référence à Leibniz concernant la théorie des distances et des intensités se trouve dans le chapitre 5 de *Différence et répétition*, qui occupe une fonction bien définie dans l'ouvrage : Deleuze y cherche la genèse de l'étendue dans un *spatium* transcendantal inétendu, qui se définit principalement par la quantité intensive, distinguée de la quantité extensive.

L'étendue dont nous cherchons à établir la genèse est la grandeur extensive, l'*extensum* ou le terme de référence de toutes les *extensio*. Au contraire, la profondeur originelle est bien l'espace tout entier, mais l'espace comme quantité intensive : le pur *spatium*. [...] L'espace en tant qu'intuition pure, *spatium*, est quantité intensive : et l'intensité comme principe transcendantal n'est pas simplement l'anticipation de la perception, mais la source d'une quadruple genèse, celle des *extensio* comme schèmes, celle de l'étendue comme grandeur extensive, celle de la *qualitas* comme matière occupant l'étendue, celle du *quale* comme désignation d'objet. [...] Et s'il est vrai que les conditions de l'expérience possible se rapportent à l'extension, il n'y en a pas moins des conditions de l'expérience réelle qui, sous-jacentes, se confondent avec l'intensité comme telle. [...] En ce sens l'énergie, la quantité intensive, est un principe transcendantal et non un concept scientifique. (Deleuze 1968 : 296, 298, 299, 310)

Ces textes appellent deux remarques principales. En premier lieu, ils mettent en évidence la nouvelle philosophie transcendantale que cherche à établir Deleuze : il ne s'agit plus de rechercher dans des catégories les conditions de toute expérience possible, c'est-à-dire la forme générale de l'objectivité que doit posséder tout objet de connaissance, mais de dégager les conditions génétiques de l'expérience réelle, c'est-à-dire de l'objet d'expérience en son contenu matériel et qualitatif particulier. Transcendantal dès lors ne signifie plus condition de possibilité *a priori*, mais genèse (Deleuze 1968 : 94, 299).

Ainsi ce qui se transforme, comme le formulait Gabriel Tarde dans un texte que cite Deleuze au chapitre 2 de *Différence et répétition* (Deleuze 1968 : 104), c'est le rapport des conditions au résultat : au lieu de concevoir les conditions comme générales et relativement

¹⁰ Leibniz distingue l'étendue de l'espace comme l'étendue *propre* d'un corps à l'espace *occupé* par plusieurs corps, mais ajoute qu'il ne faut pas pour autant concevoir « deux étendues » réellement différentes, l'une inséparable du corps matériel, l'autre séparée de lui, ce qui reviendrait à la théorie newtonienne d'un espace absolu existant antérieurement à ce qui l'occupe : au contraire, pour Leibniz, les rapports entre les lieux ne sont qu'intellectuels et sont strictement relatifs au concret (Cf. Leibniz 1990 : 99). En revanche, la distinction du *spatium* transcendantal et de l'*extensio* phénoménale prend chez Deleuze une valeur ontologique : les deux types de spatialité se distinguent non seulement dans l'ordre du concept, mais aussi dans l'ordre du réel.

indéterminées, et le résultat comme plus particulier, déterminé et différencié que ce qui le rend possible, les conditions sont à l'inverse une pure hétérogénéité ou multiplicité, et le résultat qui en dérive génétiquement est plus homogène et indifférencié que ses propres conditions ; chez Deleuze, cela signifie que c'est la différence et la multiplicité qui expliquent l'identité et l'unité de l'objet, et non des formes et des catégories qui rendent possible la synthèse du divers sensible. Dès lors, l'unité n'est plus chez Deleuze qu'un effet statistique global et phénoménal, et non plus une forme ou une condition.

Dans *Différence et répétition*, Deleuze cherche ainsi à rendre raison dans un procès de constitution de ce que Kant se serait donné tout fait : la subjectivité, l'objectivité, et l'expérience que le sujet fait de l'objet. *L'extensio*, c'est-à-dire l'espace de la représentation dans lequel apparaît le divers sensible, appelle une genèse transcendantale à partir de la différence, et non une théorie des conditions de possibilités *a priori* invariantes inscrites dans le sujet et déterminant la forme de l'objectivité en général.

Deleuze a besoin de Leibniz pour établir cette genèse transcendantale de *l'extensio*, et ainsi plus largement cette genèse de l'objet, parce que c'est dans la philosophie de Leibniz qu'il trouve les concepts pour accomplir les deux objectifs principaux du chapitre 5, qui contribuent tous les deux à réaliser cette genèse de la représentation : d'abord, première moitié du chapitre qui seule nous occupe ici, construire un concept de *spatium*, puis, seconde moitié, en tirer une théorie de l'individuation intensive.

Deuxième remarque, ces quatre extraits mettent en avant un renversement conceptuel par rapport à la théorie de l'espace que Gueroult lisait chez Leibniz. Pour Gueroult, l'espace leibnizien est un ordre de rapports de distance qui varient intensivement : le concept premier est donc celui de distance indivisible, et l'intensité intervient ensuite pour caractériser la propriété qu'ont ces rapports de distance de varier en grandeur. Deleuze inverse l'ordre définitionnel des concepts : le *spatium* transcendantal hérité de Leibniz est d'abord construit sur des quantités intensives, et ce sont les rapports de distance qui interviennent en second pour entrer dans la définition de l'intensité. C'est donc la quantité intensive réelle qui définit l'espace deleuzien, et non plus l'ordre intellectuel de coexistence possible entre des positions séparées par des rapports de distances indivisibles. Sur ce point précis, l'usage que Deleuze fait de Leibniz repose sur une double mise à distance du corpus originel : d'abord par la médiation de la lecture de Gueroult, ensuite par un renversement du rapport d'affinité entre distance et intensité qui définit le *spatium*.

Comment Deleuze distingue-t-il dès lors les quantités intensives des quantités extensives, et de quel droit faire du degré d'intensité la véritable nature de la différence ? Deleuze rappelle dans ce chapitre l'objection que Bergson adressait à la notion de degré d'intensité dans *l'Essai sur les données immédiates de la conscience* (Bergson 2013) : une différence de degré serait un mixte mal fondé entre deux types de différence distincts, à savoir d'une part, une différence de nature qualitative propre à la durée, d'autre part, une différence quantitative nécessairement numérique et extensive propre à l'espace ; en revanche, il serait

contradictoire de parler de grandeur intensive, inextensive et non-numérique. Ainsi, une variation serait ou bien intensive, mais nécessairement qualitative et non-numérique ; ou bien quantitative et nécessairement extensive. Or, sur ce point, Deleuze s'oppose à Bergson et trouve dans l'intensité aussi bien un type de quantité propre que la véritable nature de la pure différence : le degré d'intensité ne signifie pas comme le veut Bergson une différence de degré sur fond d'homogénéité propre à une même qualité, mais signifie plutôt un niveau pris dans une pure hétérogénéité, incommensurable à tous les autres niveaux.

Comment Deleuze définit-il dès lors le concept d'intensité de façon à en faire un type de quantité original, et non un mixte impur entre différence de degré extensive et différence de nature qualitative ? L'intensité se distingue de l'extension principalement par son mode de divisibilité, c'est-à-dire par la manière dont on distingue dans une quantité les parties qui la constituent. Or les parties qui composent un tout extensif diffèrent des parties qui composent une intensité de deux points de vue : d'une part dans leur nature propre, d'autre part dans le type de distinction qui permet de différencier ces parties (Deleuze 1968 : 306).

Considérées dans leur nature propre, les parties d'une extension, par exemple un mètre carré, sont des *unités en droit homogènes* entre elles dans la mesure où elles peuvent être équivalentes, et elles peuvent ainsi se distinguer sur le mode de l'égalité : un centimètre carré équivaut strictement à un autre centimètre carré, ces deux mesures délimitent la même grandeur de surface et ne se distinguent que *partes extra partes*. Les parties extensives d'un tout peuvent s'équivaloir et être égales entre elles, de sorte qu'elles ne se différencient plus que par leur position dans l'espace qu'elles occupent. Soit cent centimètres carrés : chacun des centimètres carrés pris un à un équivaut à chaque autre, et pris ensemble équivalent tous au tout qu'ils composent, de sorte qu'il y a une égalité entre chacune des parties entre elles lorsqu'elles sont considérées distributivement, et une égalité entre le tout et les parties lorsqu'elles sont considérées collectivement.

A l'inverse, la partie d'une intensité n'est pas une unité susceptible d'être considérée comme égale à une autre, mais est un *degré* par nature inégal à tout autre degré et enveloppant ainsi une hétérogénéité intrinsèque. Deleuze donne notamment deux exemples, la température et la vitesse : considéré comme extension, c'est-à-dire comme une unité homogène, le nombre 1 compris entre 2 et 3 équivaut au nombre 1 compris entre 32 et 33 ; considéré comme un degré d'intensité en revanche, par exemple comme un degré de température plus ou moins intense, il y a une inégalité profonde entre le seuil de « 1° » qui distancie 2° et 3°, et le seuil de « 1 » qui distancie 32° et 33°, précisément une inégalité de 30 degrés¹¹. Les parties composantes d'une intensité sont ainsi des niveaux hétérogènes ordonnés les uns par rapport aux autres de façon ordinale, et non cardinale, parce qu'ils enveloppent une inégalité dont ils sont inséparables et par laquelle ils ne peuvent pas être des unités homogènes en droit équivalentes entre elles. De la même façon, 5km/h + 5km/h n'équivalent pas à

¹¹ La quantité intensive peut donc être nombrée, mais à condition de ne retenir du concept de nombre que son caractère ordinal, et non son caractère cardinal (Deleuze 1968 : 299).

10km/h, $10^\circ + 10^\circ$ n'équivalent pas à 20° , car pour obtenir une augmentation de vitesse ou de température, il faut une variation hétérogène qui parcourt des seuils inégaux, et non une addition de parties homogènes possiblement égales entre elles qu'il suffirait d'additionner¹².

Dans leur nature propre, en premier lieu, les parties intensives ne sont pas des unités, mais des degrés ; dans le type de distinction qui les différencie, en second lieu, les degrés ne se distinguent pas sur le mode de l'équivalence extrinsèque, mais sur celui de l'inégalité intrinsèque : ils ne diffèrent pas *partes extra partes*, mais ils diffèrent parce qu'ils enveloppent une inégalité essentielle. Pour Deleuze, cette inégalité de la quantité intensive est la véritable nature de la Différence, la différence interne qui diffère d'avec soi parce qu'elle n'est qu'une pure variation continue, par distinction d'avec la différence externe entre deux identités discrètes. La différence interne précède la différence de lieu, comme chez Leibniz, mais de façon seulement analogue, la différence conceptuelle entre notions individuelles précédait la différence selon l'étendue et la durée, ou la différence *solo numero*.

Contrairement au Bergson des *Données immédiates*, une intensité est donc bien de nature *quantitative*, parce qu'elle exprime une *grandeur* susceptible de varier ; mais c'est une quantité néanmoins *intensive* et non extensive, parce qu'elle varie *en degrés* qui ne s'équivalent pas et qui impliquent entre eux une inégalité essentielle, une asymétrie. C'est ainsi le concept de quantité intensive qui donne entre autres son sens au titre du 5^e chapitre de *Différence et répétition*, synthèse *asymétrique* du sensible (Deleuze 1968 : 302). *L'asymétrie* de la synthèse qui constitue le donné sensible renvoie à *l'inégalité* enveloppée dans l'intensité. Autrement dit, l'espace est intensif avant d'être extensif ; il est énergétique, avant d'être une matière formée et qualifiée occupant une extension.

Cependant, quel type de rapport peut-il s'établir entre deux intensités, puisqu'à l'inverse de deux extensions qui se distinguent *partes extra partes*, il n'est pas possible d'assigner une différence de longueur entre deux quantités intensives, qui ne diffèrent que par l'inégalité qu'elles impliquent ? C'est pour caractériser les relations entre intensités que Deleuze fait intervenir le concept de distance. Une distance est alors définie non plus comme un rapport indivisible entre des positions ordonnées entre elles, mais comme la série positive des degrés hétérogènes qui distinguent deux degrés inégaux. Ainsi, un degré de température, par exemple 30° , *affirme* une distance positive, c'est-à-dire toute une série de degrés hétérogènes asymétriques, par rapport à un degré plus bas, comme 5° . Deleuze appelle « implication » l'affirmation de cette distance positive entre deux degrés inégaux (Deleuze 1968 : 305). Le concept d'implication exprime ainsi le type de relation spécifique aux quantités intensives, et se scinde en une composante active et une composante passive : un degré

¹² La quantité extensive est donc l'unité d'une multiplicité discrète que l'on peut diviser sans qu'elle ne change de nature, parce que les parties divisées continuent d'être égales au tout si on les considère collectivement. A l'inverse, une quantité intensive est l'unité d'une multiplicité telle que, si on la divise, elle décroît intensivement et change irrémédiablement de nature : 3 verres d'eau de 10° , même considérés collectivement, n'équivalent pas à une eau de 30° . Dans un cas, la division distingue les parties d'un tout, dans l'autre, elle change la nature du tout.

d'intensité qui affirme une distance sera dit *impliquant*, et les distances positives que le degré affirme seront dites *impliquées*. L'implication est la forme d'être des relations de distance entre les quantités intensives, qui se distingue de la forme d'être des relations de longueur dans l'*extensio partes extra partes*, que Deleuze appelle « explication ».

Les distances positives sont ainsi les types de relations qui correspondent aux quantités intensives. L'enjeu principal de ce nouveau concept de distance est de définir la différence comme positive et non plus comme négative : différer n'est pas nier une identité (comme dans la négation : « ceci n'est pas cela ») ou s'écarter d'une identité supposée préalable, ce qui revient à penser la différence par rapport à l'identité et à la subordonner à la représentation, mais à l'inverse l'identité n'est qu'une apparence résultant de séries intensives hétérogènes pleinement positives qui varient continuellement. Deux degrés inégaux ne s'opposent pas et ne se limitent pas, ils se distancient ; en ce sens, la genèse de la représentation fait de l'intensité l'origine de la négation, comprise sous ses deux formes de limitation et d'opposition (Deleuze 1968 : 71).

Ce que Deleuze entend par « différence », il faut donc le comprendre au moyen du concept d'intensité, qui se définit par trois caractères : l'inégal, la distance et l'implication. Le *spatium* inétendu deleuzien est structuré par ces quantités intensives qui, en premier lieu, *enveloppent* l'inégal, en second lieu *affirment* les relations de distances positives, et en troisième lieu *s'impliquent* les unes les autres. L'implication entre intensités distantes et inégales rend possible ce que Deleuze appelle la *synthèse* asymétrique du sensible. Ce qui produit génétiquement le divers sensible dans la représentation, c'est donc une synthèse ou une liaison qui n'est pas opérée par un sujet transcendantal, mais qui est rendue possible par ce *spatium* transcendantal non-subjectif. La genèse de la représentation dans *Différence et répétition* se présente ainsi comme une théorie des synthèses qui constituent l'objet et le sujet de la représentation, et ces synthèses ne sont pas soumises à des catégories parce qu'elles ne sont pas l'acte d'un sujet, mais celui de la différence. Le problème qui se pose immédiatement porte sur la manière dont la différence ou le *spatium* engendre l'*extensio*, c'est-à-dire sur la nature précise de cette synthèse asymétrique du sensible : c'est pour préciser la fonction exacte que le *spatium* intensif joue dans la genèse de la représentation que Deleuze, dans la seconde moitié du chapitre 5, construit, et de nouveau avec Leibniz, un concept d'*individuation*.

Conclusion

Pour conclure, ce que la première moitié du chapitre 5 établit dans la genèse deleuzienne de la représentation, c'est l'antériorité de l'espace intensif sur l'espace extensif. Le *spatium* détermine l'*extensio*, et l'*extensio* dépend du *spatium*. Ainsi, c'est par une distinction entre ces deux concepts d'espace que Deleuze fait un usage de Leibniz qui, non seulement, permet

de répondre à l'accusation kantienne de circularité, mais engendre par surcroît ce que Kant s'est donné comme une forme toute constituée, l'espace de la représentation (Deleuze 1968 : 40).

Plus largement, l'analyse de cet exemple d'usage d'histoire de la philosophie permet de comprendre le rôle que jouent Leibniz, mais aussi Spinoza dans la philosophie de Deleuze. Cette philosophie se présente dans *Différence et répétition* comme une genèse de la relation du sujet à l'objet, dont l'enjeu central consiste à distinguer deux concepts d'expérience : l'expérience que le sujet fait de l'objet dans les limites de la représentation, que Deleuze appelle depuis son livre sur Kant *récognition*, et une expérience qui précède la constitution du sujet et de l'objet et suppose de dépasser les limites de la représentation, que Deleuze appelle depuis son livre sur Proust *rencontre*. Or, dans la préface de l'édition anglaise de *Spinoza et le problème de l'expression*, le traducteur rapporte une déclaration que Deleuze lui a faite dans une correspondance, dont l'importance tient à ce qu'elle nous donne un fil conducteur pour comprendre son usage de Spinoza et Leibniz :

What interested me most in Spinoza wasn't his Substance, but the composition of finite modes. I consider this one of the most original aspects of my book. That is: the hope of making substance turn on finite modes, or at least of seeing in substance a plane of immanence in which finite modes operate, already appears in this book. What I needed was both (1) the expressive character of particular individuals, and (2) an immanence of being. Leibniz, in a way, goes still further than Spinoza on the first point. But on the second, Spinoza stands alone. (Deleuze 1992 : 11)

Spinoza et Leibniz sont deux personnages conceptuels qui permettent à Deleuze de construire les concepts dont il a besoin pour sa genèse de la représentation : l'un, pour sa philosophie de l'immanence et de la composition du mode dans cette immanence, l'autre, pour sa philosophie de l'individuation expressive. La théorie de l'espace est un des fils conducteurs qui permet d'analyser le rôle de Spinoza et Leibniz dans la philosophie génétique de Deleuze.

BIBLIOGRAPHIE

- Bergson, H. (2013). *Essai sur les données immédiates de la conscience*. Paris : PUF, Quadrige.
Deleuze, G. (1968). *Différence et répétition*. Paris : PUF.
Deleuze, G. (1988). *Le Pli – Leibniz et le Baroque*. Paris : Éditions de Minuit.
Deleuze, G. (1992). *Expressionism in philosophy: Spinoza*. New-York : Zone Books.
Fichant, M. (1988). *Science et métaphysique dans Descartes et Leibniz*. Paris : PUF.
Fremont, C. (1981). *L'être et la relation: trente-cinq Lettres de Leibniz au R.P. Des Bosses*. Paris : Vrin.

- Gueroult, M. (1970). *Etudes sur Descartes, Spinoza, Malebranche et Leibniz*. Hildesheim : Georg Olms.
- Hughes, J. (2009). *Deleuze's Difference and Repetition, a reader's guide*. London : Continuum.
- Leibniz, G.F.W. (1957). *Correspondance avec Clarke*. Paris : PUF.
- Leibniz, G.F.W. (1960). *Die Philosophischen Schriften IV*. Hildesheim : G. Olms.
- Leibniz, G.F.W. (1990). *Nouveaux essais sur l'entendement humain*. Paris : Flammarion.
- Ranea, A.G. (1984). «The *a priori* method and the action concept revised. Dynamics and Metaphysics in an unpublished controversy between Leibniz and Denis Papin». *Studia Leibnitiana*, XXI, 1.
- Russell, B. (2013). *La philosophie de Leibniz*. Paris : édition des archives contemporaines.